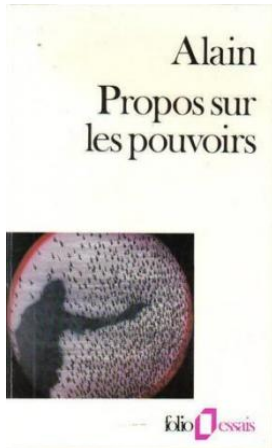




ALAIN.



Alain (1868-1951) est un philosophe dont il faut se méfier. Il fut, dit-on le philosophe de la troisième République et un radical socialiste. On chercherait en vain la rigueur philosophique qui est de mise. Il écrit par glissements successifs. Il faut suivre ces glissements. Il a le goût de l'analogie : il faut examiner ses images. Et Alain manie admirablement l'ironie : il faut donc souligner la « tonalité » sarcastique. Par ailleurs, Alain a vu la première guerre mondiale à laquelle il a participé jusqu'à sa démobilisation, (il a eu le pied broyé), en 1917. Il sera pacifiste, et le restera lors de la deuxième guerre mondiale, où ses positions ont été quelque peu sujettes à controverses. Quoiqu'il en soit, il invente un genre : le « propos ». Entre littérature et philosophie. Ni littérature ni philosophie. Un genre acéré, elliptique, critique, extrêmement difficile à commenter précisément dans la mesure où les connecteurs logiques sont le plus souvent absents, ou à reconstituer. L'écriture d'Alain est sans aucun doute sa plus grande force. Non que les idées manquent, mais elles ne se fixent pas. Alain aime l'ambiguïté, le paradoxe, la chute spirituelle plus que véritablement conclusive. Il manque sans doute quelque peu de rigueur,

mais il a tant d'autres qualités...

On voit quelquefois, dans les poursuites, le plus ardent des poursuivants pris pour le voleur ; c'est qu'il court, et il n'en faut pas plus. Les malheurs de l'histoire sont des **mouvements de foule**. Telle est la justice spontanée. Mais je vois que le très sage État se substitue à la foule, et prend son temps. L'État, c'est le contraire d'une foule ; toute la puissance y est divisée. « Cela n'est pas de ma compétence ; cela n'est pas de ma fonction. » Ils s'animent tous, mais seulement pour décider qui a le droit de parler le premier, ou le dernier. [...] L'État serait donc une machine sans passions, et contre nos passions. L'individu, élément de la foule, est le même qui demande protection contre la foule. Si la foule menait la politique, nous aurions guerre sans fin ; guerre extérieure et guerre civile. L'État est pacifique ; il le dit, et je le crois ; il ne le dirait pas, je le saurais encore par ces **lents mouvements qui lui sont propres**, par ces enquêtes et contre-enquêtes, par ces étonnants rapports, qui remontent au déluge.

EXPLIQUER UN TEXTE

Pour les penseurs du XX^{ème} siècle Les problématiques liées à l'Etat ne sont pas les mêmes que pour les théoriciens des Lumières dont la principale préoccupation était de balayer l'héritage scolastique et la notion de péché. Les hommes du XX^{ème} siècle héritent évidemment de la pensée classique (les théories du contrat social en particulier qui dominent

Marion Duvauchel 10/9/y 19:32

Commentaire [1]: Cette division f

Marion Duvauchel 1/9/y 18:28

Commentaire [2]: On arrive à la question traditionnelle de la finalité de l'Etat : la protection de l'individu, non pas contre un autre individu mais contre la foule. La perspective est celle d'un homme du XIX^e siècle, qui a connu les « mouvements de foule » et en particulier les grandes idéologies dévastatrices qui ont conquis les « masses », l'autre nom de la foule.

Marion Duvauchel 1/9/y 18:30

Commentaire [3]: Il faut donc protéger de la foule car la foule (le grand nombre ou les masses) signe la guerre. Si la foule est guerrière par essence, l'Etat est pacifique. Le terme est évidemment

Marion Duvauchel 1/9/y 18:38

Commentaire [4]: On retrouve le mot « mouvement » qui était au début du texte. Tous les malheurs de l'histoire sont des mouvements de foule. L'Etat protège de ces mouvements. Mais l'histoire du déluge est l'histoire des mouvements de l'Etat. L'Etat revient à dire que tous les malheurs de l'histoire sont des mouvements des Etats. Autrement dit, que l'Etat est pacifique, mais qu'il le dissimule et même a tenté de proclamer le contraire.

désormais toute la philosophie politique) mais leur perspective diffère très largement. Alain a vu deux guerres mondiales, ça éduque... Bien des penseurs sont préoccupés par la propagande étatique et sa capacité à manipuler les foules (ou les masses). Les hommes comme Alain se souviendront des soldats en liesse partant au front pour une guerre qui devait devenir une véritable boucherie.

Le texte est caractéristique de l'ironie elliptique d'Alain. Son argumentation repose sur une opposition : la foule/l'Etat. La foule est cette force anonyme et souvent meurtrière capable de « mouvements ». On connaît ces mouvements qui conduisent au lynchage, au meurtre et à toutes sortes de violence que l'anonymat de la masse permet ou rend possible. L'Etat, pacifique, divisé, sans passions, froid comme le marbre en bref, est sans entrailles, l'Etat est le contraire d'une foule. Il est dénué de ces passions qui peuvent conduire à la sauvagerie. L'Etat, ce « très sage Etat », - l'ironie se dissimule à peine-, se substitue à la foule. Mais alors que la foule agit, fût-ce agitée par des passions violentes, l'Etat quant à lui, est impuissant.

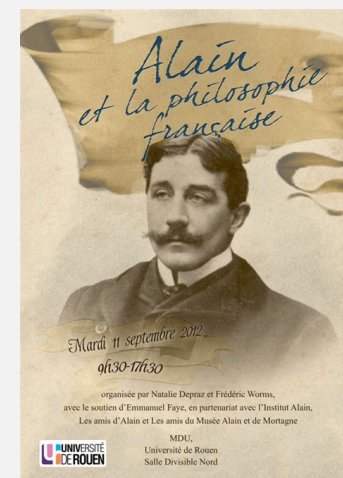
En toute rigueur logique, comme les malheurs de l'histoire viennent des mouvements de foule, cela signifie que le bonheur ne peut venir que de l'Etat. Mais en tant qu'il est le contraire d'une foule qui fait corps dans une seule volonté, l'Etat est divisé. Il est donc impuissant. Il ne peut agir. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'il est divisé et que les fonctions sont imprécises. Qui est responsable ? A qui échoit tel ou telle fonction. C'est la bureaucratie moderne, sans visage qui est ici visée et condamnée. Car un Etat c'est d'abord une « administration », le plus souvent anonyme et sans entrailles. Encore que...

L'Etat est donc impuissant. Si le personnel politique « s'anime » - autrement dit, si la vie circule dans ce corps de marbre - c'est pour décider qui va parler, le premier ou le dernier. Autrement dit pour des questions de bienséance où la vanité humaine se donne à voir avec autant d'éclat que de mesquinerie. On voit bien là l'agitation parlementaire ou politique, les tribuns, députés et autres chefs de cabinet et toute cette activité liée à la prise de parole.

Contrairement à la foule, agitée de passions dangereuses, l'Etat est donc sans passions, et même contre nos passions. L'individu, quant à lui, demande protection contre la foule. C'est que la foule est dangereuse et peut se retourner contre l'un de ses membres. Il faut donc être protégé de la violence du nombre. La foule est une menace pour la paix, et face à cette menace, l'Etat est là, pacifique. En tous les cas, il le prétend, si l'on en croit Alain, qui ironise, on l'a compris. Car lorsqu'il dit qu'il le croit, que l'Etat est pacifique, on entend bien qu'il n'en croit pas un mot.

Et il retourne alors la situation. Non, l'Etat n'est pas plus pacifique que la foule et nous le savons, non par la raison, mais par l'histoire. Nous pourrions toujours établir avec la raison formelle - cartésienne - que l'Etat est ce qui est arrivé de meilleur dans l'histoire des hommes, l'histoire témoigne du contraire. C'est par l'histoire qu'Alain sait (contre les racontars ou la propagande étatique) que l'histoire est la somme non pas des mouvements des Etats, qui remontent au déluge, autrement dit, aussi loin qu'on peut remonter dans l'histoire. Il ne donne pas d'exemples mais nous pouvons en trouver sans effort.

Aussi loin qu'on peut remonter dans le temps, l'histoire pour Alain n'est que la somme des mouvements des Etats. Il faut évidemment compléter une pensée toujours elliptique : de leurs luttes, de leurs violences, de leurs conquêtes, de leurs dominations, des guerres menées, non sans férocité. Non, l'Etat n'est pas pacifique, quoi qu'il prétende. Les malheurs de l'histoire sont moins des mouvements de foule (ou de masses, le nazisme a été un mouvement de masse), que des mouvements des Etats (le nazisme a eu une telle force parce qu'il a été l'idéologie d'un Etat et que cet Etat a su l'imposer à des foules allemandes). De même l'idéologie communiste s'est imposée par la puissance d'un Etat totalitaire qui a



asservi un pays aussi vaste que la Russie et envoyé des milliers d'hommes et de femmes dans les goulags. Les Etats ne sont pas pacifiques, ils font la guerre, à l'intérieur comme à l'extérieur. Et on voit bien par quel mouvement Alain dénonce le mensonge autour de cet Etat supposé pacifique, supposé désireux de faire le bonheur des foules, et qui depuis le déluge a assuré sa domination sur ces foules, qui constituent aussi ce qu'on appelle les « peuples ».

L'Etat « serait donc une machine sans passions » : rien de moins vrai. Les passions des Etats s'étalent dans l'histoire : passions de conquête, de domination, convoitises diverses pour développer une secteurs de l'économie... Les Etats n'ont rien de pacifique.

Spinoza postule un Etat bon parce qu'il assure la sécurité. Alain est bien loin de ce raffinement des théoriciens du contrat social. Il s'appuie sur l'histoire, dont le témoignage est écrasant et vaut largement la raison philosophique. La sécurité des individus au demeurant n'est guère assurée. Mais Alain ne s'appesantit pas sur ce point

Ainsi vu par Alain, l'Etat est un monstre paradoxal, violent et menteur, qui se nourrit d'une chose et de son contraire. Il est animé de passions, n'a rien de pacifique, mais ce monstre divisé est impuissant.

Quoique subtile, et fondé sur une ironie et une certaine habileté rhétorique, la condamnation de l'Etat est sans appel.

LIBELLE DE PHILOSOPHIE

Qu'est-ce que l'Etat ?

Pour Alain, un système bureaucratique impuissant, une force guerrière qui se prétend pacifique (autrement dit qui ment). Une force divisée et donc impuissante. Du personnel vaniteux. Il en décrit surtout les dévoiements. Mais il ne le décrit pas dans sa genèse (ou très peu, depuis le déluge il est menteur), ni dans ses fonctions.

Faut-il croire en l'Etat ?

Pour Alain, il est clair que non... Mais attention, le libellé peut impliquer une croyance générale en l'Etat. On ne peut pas ne pas croire en l'Etat, puisqu'il est là, et que l'Etat moderne s'affiche de plus en plus présent dans la vie quotidienne des citoyens. Difficile de ne pas croire en la réalité de l'Etat. Il s'agit donc d'autre chose : faut-il croire ce que dit l'Etat ; faut-il croire que l'Etat est bon et qu'il veut du bien à ses usagers ? Faut-il croire en sa capacité d'assurer la sécurité des citoyens (donc les conditions d'une vie sinon heureuse, du moins en paix) ; faut-il croire en sa capacité de garantir une certaine justice. Autrement dit, faut-il croire en la capacité de l'Etat d'assurer les fonctions qu'il prétend incarner.

Le « très sage Etat », comme dit Alain, peut difficilement nous convaincre qu'il est autre chose qu'une machine à écraser les peuples : d'impôts, de lois, de taxes inutiles, de contraintes diverses.

En même temps, vaut-il mieux la sagesse de la foule ?

